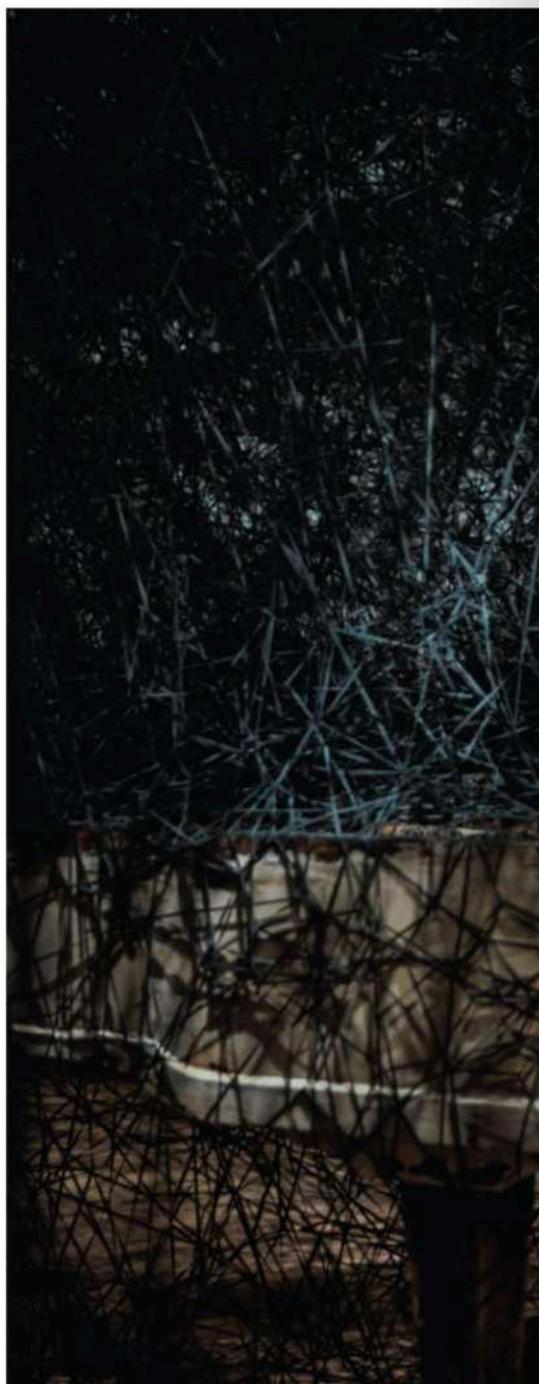


La vie sur un fil

Encensée pour la singularité de son œuvre, à la fois mélancolique et mystérieuse, l'artiste japonaise Chiharu Shiota, de la galerie Templon, a posé ses valises au Grand Palais pour y révéler dans une exposition magistrale une œuvre traversée par la maladie, que souligne son travail sur le tissage de fils se déployant en éblouissantes féeries arachnéennes.

PAR FABRICE GAIGNAULT
PHOTOS LAURA STEVENS

Une petite femme en noir, à la voix douce et fluette, m'entraîne pour arpenter les lieux d'exposition rénovés du Grand Palais quelques jours avant le vernissage presse. Chiharu Shiota, l'une des artistes-phare de la galerie Templon, ne semble pas fébrile, comme si l'agitation inquiète précédant en principe tout événement d'importance chez n'importe quel créateur remettant en jeu sa légitimité n'impregnait pas chez elle. Mais sans doute est-ce une impression trompeuse. Nous voici tous les deux, alors que techniciens et assistants sont occupés aux derniers réglages de lumière et aux dispositions minutieuses des œuvres, à scruter une à une, ou presque, les pièces exposées dont l'assemblage chronologique





« La découverte, enfant, d'une reproduction d'un tableau de Van Gogh dans un journal, a joué dans mon éveil artistique »

résonne comme une rétrospective avant l'heure pour cette femme encore relativement jeune (elle est née en 1972). Rencontrer Chiharu Shiota, installée à Berlin depuis une trentaine d'années, est un exercice demandant de la patience et de l'endurance, sa parole est économe et son anglais hésitant. Son entourage m'avait prévenu : le mieux est d'envoyer les questions avant, quitte à compléter ensuite sur place. Requête accomplie. Pourtant d'autres mots viendront, recoupant parfois, prolongeant souvent les réponses écrites. Et, aussi, je l'observe.

Contre le travail salarié, le salut par l'art

J'aime sa manière de s'arrêter devant une pièce, de la fixer comme si elle-même y découvrirait de nouvelles perspectives de compréhension, j'apprécie les quelques mots qu'elle ajoute par petites touches comme des haïkus aériens, en complément de ce que je sais déjà, je souris à sa façon de m'entraîner vers une autre œuvre, au rythme léger de son regard embrassant les pièces. Je veux savoir comment une petite fille du Japon a songé un jour à devenir artiste. La réponse est limpide : « Quand j'étais enfant, tous les dimanches, un journal local publiait l'image d'un tableau célèbre en en livrant la signification et une biographie sommaire de l'artiste. Je me souviens très bien d'avoir, par exemple, découvert une œuvre de Van Gogh. J'étais fascinée par le fait qu'une peinture puisse avoir autant de sens. J'ai commencé à collectionner ces coupures de presse et c'est vraiment à ce moment-là que mon intérêt pour l'art s'est éveillé ». Il y eut autre chose, dans la formalisation de ce déclic : élevée à proximité immédiate de l'usine familiale de fabrication de caisses de poissons, Chiharu Shiota contemple avec un effroi teinté d'accablement les ouvriers des deux sexes contraints de répéter pendant des heures les mêmes gestes mécaniques éprouvants. La future plasticienne ne se voit pas un jour diriger ces semi-esclaves familiaux ni envisager un travail quelconque en rapport avec cet univers abrutissant. Être soi-même, libre et sans entraves, réalise-t-elle très jeune, ne peut passer que par sa construction en qualité d'artiste. Mais cela a un prix élevé : l'incompréhension des parents, le sacrifice du confort, le tâtonnement parfois désespérant, l'incertitude angoissante de la réussite, la quasi-pauvreté et l'errance d'un

continent à l'autre. « J'avais beaucoup de rêves au début, me confie-t-elle alors que nous passons devant un immense assemblage de portraits photographiques de membres de sa famille sur plusieurs générations. Je voulais faire, poursuit-elle, de grandes expositions à Tokyo, New York ou Londres, mais je ne pensais pas que c'était possible. J'avais peur de suivre des rêves irréalistes, et le plus frustrant est d'avoir des rêves qui ne se réalisent pas. J'ai juste travaillé du mieux que j'ai pu mais je pense que tout a été affaire d'heureuses coïncidences. Tout s'est mis en place naturellement ».

Cendres de défunts et crânes de vaches

Après avoir entrepris des études d'art, Chiharu Shiota se lance dans la peinture mais l'apprentissage tourne court. Une abstraction présentée à l'exposition, un griffonnage ardent de couleurs jetées comme une déglutition de cris d'impuissance, sera l'ultime expérience. « Je n'aimais pas le fait que le regard du spectateur puisse s'arrêter à la surface de la toile à cause de l'exubérance des couleurs qui paralyse la pensée. J'ai alors compris que la peinture était un médium trop restrictif pour moi. Il me fallait aller de l'avant quitte à échouer au début ». Afin de bien marquer sa rupture avec l'état de peinture, la jeune femme décide d'être elle-même le pigment, en se couvrant la tête et le corps de peinture rouge comme si elle avait survécu, aspergée du sang d'un massacre, ou comme si elle s'était vautrée par terre dans un abattoir. « J'étais devenue mieux qu'un tableau, la peinture, vivante, à son point ultime ». Chiharu Shiota met alors un pied dans la performance et ne se retournera désormais plus jamais vers la toile, trop archaïque et limitée à ses yeux pour lui permettre de traverser l'éternité infinie de ce qu'elle entrevoit. Ses visions : l'irrépressible sentiment de perte à venir, ces disparitions programmées de chacun d'entre nous qui rend plus poignant encore notre éphémère passage terrestre. « C'est lié aux visites, enfant, des sépultures de mes ancêtres qui me terrifiaient par certains égards, comme si la frontière était ténue entre absence et présence. Les défunts me semblaient apparaître lorsque le souffle du vent remuait les herbes alentour ». La mort, liée au cycle de la vie, avec ces représentations de cordons ombilicaux, de cendres



funéraires, de crânes de vaches, occupe une place centrale dans ses réflexions, de la même manière que les manifestations de l'invisible, qu'elle soit celle des spectres ou de ce que renferme la terre. Ainsi, lors d'un atelier-performance de quelques jours sous la férule de Marina Abramović, Chiharu Shiota escalade, nue, une grotte creusée dans une paroi inclinée, se love à l'intérieur, devenue fœtus d'une alma mater faite de boue et de racines, marche les yeux bandés dans la neige autour d'un étang, puis à reculons jusqu'au centre en tenant un miroir. Entre autres bonheurs sado-thérapeutiques. « Cela changea ma perception de moi-même et de la notion de temps », me dit-elle sobrement.

La terre est une matière avec laquelle Chiharu Shiota converse. Dans *Bathroom*, une vidéo de 1999, elle se couvre de boue dans sa baignoire

« En me recouvrant de peinture rouge, j'étais devenue mieux qu'un tableau, la peinture, vivante, à son point ultime »



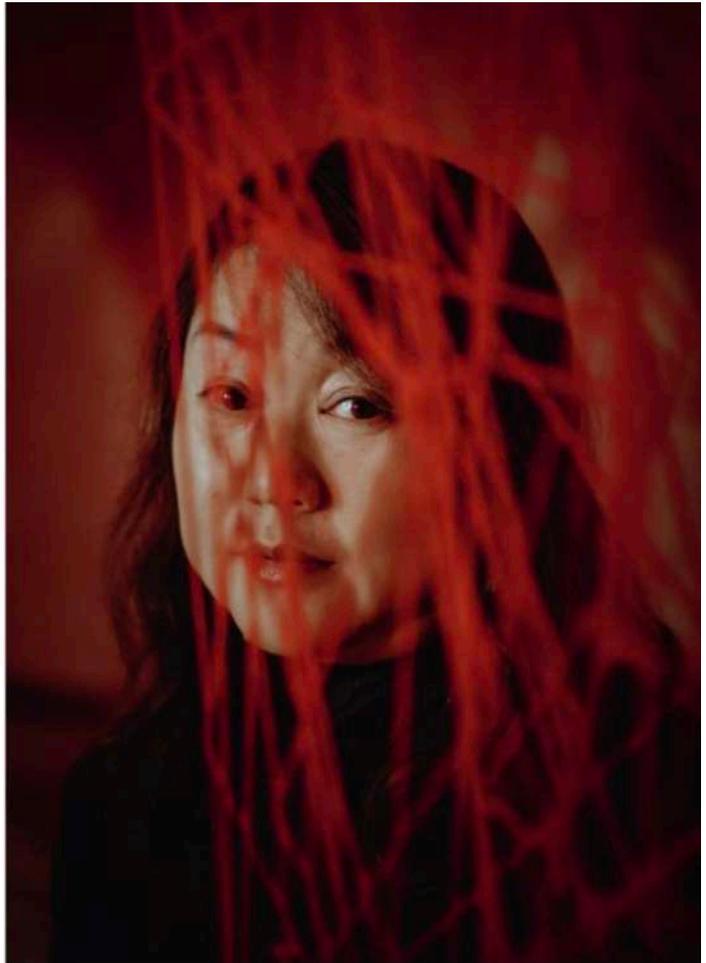
Ci-dessus :
Accumulation-Searching for the Destination (Accumulation-En quête de destination), Valises, moteur et corde rouge. Dimensions variables.
Vues de l'exposition Chiharu Shiota *The Soul Trembles*, Grand Palais, Paris 2024. Scénographie Atelier Jodar.
© GrandPalaisRmn 2024 / Photo Didier Plowy.
© Adapp, Paris 2024.

Ci-contre :
Becoming Painting (Devenir Peinture), 1994. Epreuve numérique 72x48 cm. Performance, installation (peinture laque rouge), Australian National University School of Art, Canberra. Photo : Ben Stone © Adapp, Paris, 2024.

pour exprimer le souvenir de sa propre peau que l'on ne peut effacer même après lavage. *Bathroom* évoque aussi l'achèvement d'une exposition vécue comme une désolation mentale. « Lorsque'une exposition se termine, c'est comme si un orage venait de prendre fin. Je reste hagarde, errant sans but d'un jour à l'autre, me contentant de répéter les gestes d'une existence ni heureuse ni malheureuse. Je me fais couler un bain et je m'y trempe pendant plusieurs heures sans penser à rien au point de ne plus savoir si je suis morte ou vivante. Je me jette l'après-midi dans des déambulations qui me poussent à acheter des livres, des objets, des vêtements, mais au bout d'un certain temps, je ne supporte plus cet état, je sors de ma torpeur avec une colère positive : c'est alors que j'ai à nouveau le désir de me lancer dans une nouvelle aventure artistique et alors plus rien ne peut m'arrêter ».

La révélation du fil comme dessin dans l'espace

C'est en Islande, en 2001, que l'artiste a eu la révélation des fils rouges, devenus peu à peu sa marque de fabrique. « Là-bas, à l'occasion d'une performance, j'avais découvert un paysage de lave d'où s'élevait de la vapeur d'eau. Et j'ai eu l'impression de ressentir une expérience tellurique d'une puissance inimaginable. J'avais décidé de m'envelopper de fils rouges, dans une union entre le moi et le monde naturel ». Le fil est en effet un matériau associé aux installations de Chiharu Shiota. La vidéo que nous regardons un moment la montre bouger les mains pour créer une sorte de dessin de fils dans l'espace. « Pour moi, travailler avec des fils, c'est comme dessiner. Les fils s'enchevêtrent, s'entrelacent, se coupent, se lient, s'étirent. Les fils, qui manipulent le cœur peuvent servir aussi à exprimer les relations entre les êtres ». Dans ses installations, des fils noirs ou rouges se superposent avant de se transformer progressivement en espace entier. Ses toiles d'araignées géantes évoquent un réseau de synapses, un système neuronal gigantesque, comme si le visiteur se faufilait dans la mémoire du cerveau, plongeant celui-ci dans un remake arty du *Voyage fantastique*, de Richard Fleischer. La couleur rouge qu'elle affectionne, lui, rappelle le sang, et donc est l'illustration des relations humaines, peu importe la couleur de peau. Chiharu Shiota est persuadée que nous sommes tous connectés inconsciemment les uns aux autres par de mystérieux transferts de fluides que nous ne pouvons pas voir à l'œil nu. Dans son travail, les fils peuvent être emmêlés, coupés, desserrés, tendus ou rompus, comme



dans toutes les relations humaines. L'artiste me dit les voir comme le miroir de ses propres sentiments lorsqu'elle est à l'œuvre. « La façon dont la ligne est emmêlée et nouée dépend de mon état intérieur. Lorsque je me sens bien, le tissage est plus lisse, mais lorsque je suis en détresse, il est plus emmêlé. Ces œuvres sont achevées quand mes yeux ne sont plus capables de suivre les fils. Je me dis alors que je peux voir au-delà et toucher la vérité ».

L'art pour combattre le cancer

Les Tremblements de l'Âme, le beau titre de l'exposition (le Grand Palais a hélas choisi de conserver le titre anglo-saxon, beaucoup plus plat) se rapporte à un évènement tragique dans la vie de Chiharu Shiota. « Mami Kataoka, aujourd'hui directrice du Mori Art Museum, est venue à Berlin en 2017 pour m'inviter à créer cette exposition itinérante que vous découvrirez. J'étais très heureuse, mais le lendemain, je suis allée chez le médecin pour un contrôle et on m'a annoncé que mon cancer des ovaires était revenu. Pendant la préparation de l'exposition, j'ai dû subir une opération et une chimiothérapie. J'ai beaucoup pensé à mon âme et à ce

THE SOUL
TREMBLES.
Jusqu'au 19 mars.
Grand Palais.
grandpalais.fr

BEAU LIVRE :
CHIHARU
SHIOTA
(éd. Skira).

ET AUSSI :
CATALOGUE DE
L'EXPOSITION
(Grand-Palais
RmnÉditions).

« Le but de l'art ne fait que renvoyer éternellement à la seule question qui vaille d'être posée : « Qui suis-je ? »

qu'il resterait de moi après mon départ. Cette rétrospective parle de ma vie d'artiste, mais à l'époque j'étais retombée dans la maladie. Je pensais beaucoup à la vie et à la mort. C'est pourquoi je parle de tremblements de l'âme, car je ne savais pas si j'allais survivre et je devais me battre chaque jour pour créer cette exposition». Je lui demande si son cancer a influencé son travail dans une direction différente. Assise à mes côtés, elle détourne la tête de l'écran et contemple la salle, comme si elle prenait à témoin ses installations si vivantes : « Le cancer est souvent la direction de la mort, mais le chemin que je voulais prendre est l'opposé. Lorsque j'ai pris connaissance de ce mauvais diagnostic, la vie m'a soudainement semblé limitée. Mais je refusais d'accepter l'idée de mourir. Pendant mon traitement à l'hôpital, je me sentais comme sur un tapis roulant, tout me semblait si stérile par rapport à mon combat ! Mon corps et mon âme étaient séparés. Je me demandais ce qui resterait de moi après mon départ terrestre et comment ma fille pourrait vivre sans mère. J'ai alors commencé à travailler avec des matériaux plus durables comme le fil de fer, le laiton et le bronze, quelque chose qui resterait après ma mort ». « Tout votre travail, lui dis-je, s'explique par une tentative de trouver un sens

à la vie et à la mort, mais aussi une réflexion sur la connexion au monde qui nous entoure. Elle acquiesce. « Le but de l'art ne fait que renvoyer à la seule question qui vaille d'être posée : « Qui suis-je ? », me répond-elle alors que nous dirigeons vers une envolée de valises signant la fin de l'exposition et le départ vers d'autres ailleurs, métaphysiques, mentaux et géographiques. Chiharu Shiota fait de l'art parce qu'elle veut élaguer sa forêt mentale et partant, donner un semblant de réponse au sens de son existence. « Je veux que les gens qui découvrent mon travail vivent quelque chose de différent de leur vie ordinaire. Si l'art peut expliquer un sentiment qui ne peut être exprimé par des mots, alors je crois que tout le monde a intérêt à s'y connecter. Qui peut changer l'Humanité si l'art ne le peut pas ? »

Berlin, la ville de tous les imaginaires

La solitude que chacun porte en soi fait corps avec ses recherches artistiques. Je regarde ce piano noir calciné qui la ramène à un souvenir d'enfance, celui d'une maison voisine en flammes, ce piano blessé et solitaire posé sous un enchevêtrement de fils noirs qui m'évoque une vieille pochette du groupe Triangle. Est-ce son corps mutilé ? Mais voici des silhouettes de bateaux posés sous les fils rouges symbolisant le voyage, celui qu'elle entreprend depuis tant d'années et qui l'a conduite à Berlin. « Au Japon, dans ma jeunesse, les femmes artistes n'étaient pas prises au sérieux. Lorsque je suis arrivée à Berlin, tout le monde exposait dans des bâtiments abandonnés. J'ai tout de suite aimé cette énergie cosmopolite. Pour moi, le bateau symbolise le voyage entrepris, mais aussi le voyage intérieur, celui que nous traçons sans toujours savoir où aller. La vie est un fil rouge que nous suivons, comme nous suivons notre destin qui nous précède. Je veux explorer ce qui se trouve au-delà de la conscience ». Chiharu Shiota se prête maintenant à l'exercice du portrait photographique, noyée sous ses labyrinthes de fils suspendus, où viennent se perdre et s'échapper les rêves de cet être sans cesse entre la vie et autre chose après laquelle elle court, mais quoi ? L'énigme faite art. Celle qui fait trembler l'âme. ●

Uncertain Journey
(« Voyage incertain »)
/ Vues de l'exposition
Chiharu Shiota The Soul
Trembles, Grand Palais,
Paris 2024. Scénographie
Atelier Jodar ©
Grand Palais Rmn 2024 /
Photo Didier Plowy
© Adapp, Paris 2024.

